

Le secret du vivre-ensemble¹

La joie dans l'esprit de François d'Assise

Une joie percutante

Faire société a toujours gardé une note énigmatique. Aujourd'hui, lorsque la mobilité des gens s'accroît, que les médiations se fragilisent et que l'individualisme s'approfondit, l'énigme se transforme en appel d'urgence. Nous tous ici rassemblés nous formons une société grâce à la fraternité de conversion initiée par le Christ et par François d'Assise, sans cesse renouvelée aux cours des huit derniers siècles. Ce qui ne nous prive pas de renouveler aussi nos interrogations et nos anciennes répliques.

Le rayonnement qui provient de François d'Assise et de sa Fraternité de conversion est-il encore vraiment vigoureux ou n'est-il que la lumière résiduelle d'une étoile d'ores et déjà morte, voire l'éclair d'une fraternité dont la pureté reste mythique et inabordable ? Voilà un secret qui ne doit pas se briser ni s'éventer en se communiquant : son partage même réalise le lien le plus fort et le plus intime de la forme de vie évangélique au sein d'une fraternité de retournement.

Pour nous engager sur le sentier du secret, ouvrons ensemble un manuscrit vénérable, un manuscrit angevin du XV^{ème} siècle, lequel nous procure une traduction française inédite de la vie de S. François par S. Bonaventure. Manuscrit magnifiquement enluminé, naguère réservé à quelques collectionneurs privilégiés et qui vient d'être acquis par la Bibliothèque Nationale. Il nous montre notamment une mise en scène de la stigmatisation. Ce qui a retenu mon attention, c'est un quatrième personnage ajouté à la configuration initiale faite par Celano, en sus de frère Léon qui atteste l'expérience entre Dieu et François au nom de la communauté.

Il s'agit d'une femme dans une posture de prière. C'est une laïque qui assiste à un événement auquel il n'est guère possible d'assister — sinon par la conversion, sinon par la prière, sinon précisément par le corps devenu tout entier prière. Oui, cette femme en prière assiste à la secrète impression de l'amour crucifié du Dieu très haut, sous la forme de la gloire blessé d'un éclair majeur, de ce que le prophète Isaïe nomme un Séraphin. Il est bien vrai que la prière totale rend susceptible d'une visitation des lèvres par la parole de feu ; susceptible d'être rendu personnellement présent à la Passion unique du Christ comme à la stigmatisation de François, plusieurs siècles avant sa propre existence. La conversion recommence, reprend le singulier comme si la première fois était déjà une reprise, celle de la sensibilité éternelle de Dieu.

En vérité, cette femme enluminée n'assiste pas simplement à cet événement invisible que nous nommons aujourd'hui la stigmatisation. Elle y participe intimement par sa conversion. Elle modifie la mise en scène de l'impression du rayonnement divin par Giotto qui avait pourtant inventé les rayons lumineux provenant des pieds, des mains et du côté ouvert de la théophanie séraphique. Ici, dans la présente suggestion, un rayon provenant de la manifestation divine ne vient frapper le pied droit de François

¹ Conférence inaugurale prononcée à la *Convention franciscaine* qui s'est tenue à Lourdes, le samedi 24 octobre 2009.

qu'après avoir traversé, par le centre, les mains jointes de la dame qui assiste anachroniquement François.

Or ce rayonnement divin, et cela se montre bien remarquable, n'est en rien diminué dans sa force, ni tamisé dans sa véhémence, même s'il passe entre les mains jointes d'une femme contemporaine et d'une laïque de surcroît — celle qui offre probablement cette traduction et ce magnifique manuscrit de la *Legenda major*, sur ses propres deniers. Certains diront justement qu'une telle présence laïque et féminine au cœur d'un événement aussi mystérieux — comme si une femme avait été présente sur le mont Sinaï lorsque Dieu révéla son amitié à Moïse ! — une pareille présence improbable exprime bien le courant spirituel de la *devotio moderna*.

Toutefois, au lieu d'insister ici sur l'intériorisation d'une expérience spirituelle antérieure et configurée magistralement par la narration poétique de Celano aussi bien que par les configurations picturales de Giotto, une pareille participation de la fraternité laïque nous rappelle à quel point les nombreux mouvements laïcs et évangéliques d'Italie qui précédèrent directement la conversion de François, touchent au cœur de l'expérience franciscaine et de sa manière de vivre ensemble, excédant toute réduction hiérarchique ou cléricale, voire sexiste.

En outre, cette étroite participation d'une femme intense, de la fraternité vibrante à l'expérience impressive et expressive singulière de François, voilà qui nous révèle à quel point l'origine ultime de la fraternité franciscaine de conversion est sise dans le corps paternel de François et dans le cœur blessé du Christ mystérieux, comme dans l'abîme de Dieu, dans la profondeur infinie de Dieu, mais qui se manifeste un *abîme sensible*. Et disons-le, une *miséricorde* infinie dans la mesure justement où la miséricorde hébraïque se dit en référence à la *matrice* qui porte la vie. Ce que reprend d'ailleurs le premier verset de la sourate d'ouverture dans le Coran, en usant de la même racine sémitique pour nommer le très grand et le plus *miséricordieux*.

Autrement dit, avant même la vulnérabilité du Christ et sans le nommer, nous savions déjà que la toute-puissance de Dieu est une puissance sensible, matricielle pour le dire littéralement ! Mais nous avons besoin d'un événement unique, d'une rencontre incomparable et libre avec Jésus mis injustement en croix et avec ses témoins inlassables, pour que nos yeux s'ouvrent vraiment sur celui que nous avons crucifié, pour que notre cœur cède enfin à cette certitude : l'abîme du Dieu tout-puissant est un abîme sensible, la grandeur et l'invincibilité même d'une force sensible. A tel point qu'un philosophe contemporain comme Deleuze compare les rayons de la stigmatisation à des ficelles qui tirent et retiennent le grand cerf-volant divin ! N'y a-t-il pas déjà, dans le retable du Louvre, la manifestation étonnante d'un François dont la manière même de mettre un genou en terre sous l'aile du Séraphin est encore une manière de commander, de manifester sa ferme volonté, son consentement au rayonnement percutant de la gloire vulnérable de Dieu ?

Si nous nous voulons l'exprimer autrement, au plus proche même de l'expérience évangélique qui fut celle de François, l'abîme du tout-puissant est un abîme paternel. C'est la découverte que lui-même, citoyen d'Assise, n'est pas seulement le produit racial, historique, social ou professionnel de son père ou de sa cité, mais le fils du Père en esprit et en vérité ; celui dont toute paternité est redevable de sa structure profonde. C'est la conversion même de François, sa nudité, celle qui sort des anciens habitats, des vieilles habitudes, des revêtements de ce que le monde a de mondain, d'opaque, d'artificiel, d'incapacité de porter, d'impuissance de miséricorde, d'impuissance de gratuité libérale, et d'impuissance de surmonter les jeux du hasard et de la nécessité par le jeu de la

liberté d'esprit, l'espace de respiration au sein des astreintes — cela même qui met du jeu dans le stress, les contraintes des lois physiques ou morales.

Les origines variées et le commencement fraternel

Mais dira-t-on peut-être, cet enracinement de la fraternité de conversion ne peut effacer les marques précises de l'histoire. Toutefois, la date même de notre jubilé fait problème. Que fêtons-nous aujourd'hui en ce huitième centenaire de notre Fraternité ? Est-ce la conversion même de François ? Nous aurions alors plutôt choisi 2006. Est-ce la conversion et l'arrivée des premiers frères, Bernard et Pierre ? Un petit traité qui s'intitule justement *Du Commencement de l'Ordre*, écrit par un certain frère Jean aux alentours de 1240 (texte autrefois nommé *l'Anonyme de Pérouse*), suggère en effet que la naissance de l'Ordre se passe au moment précis de l'envoi des premiers frères en mission (en 1208). Il est alors rappelé que Dieu a entendu le cri de son peuple et qu'il a décidé, une fois encore, d'envoyer des ouvriers à sa moisson.

Toutefois, ce ne sont pas ces dates qui ont été retenues. Est-ce alors la Règle qui serait fêtée ? Mais la Règle explicite et reconnue officiellement dans son achèvement date seulement de 1223. Ainsi nous devons conclure que, dans cette célébration du voyage à Rome de François en 1209, une dimension toute particulière est célébrée. Non pas simplement la reconnaissance d'une proposition de vie ou d'une proto-règle (ce qui est un regard assez anachronique, supposant la reconnaissance ultérieure de la Règle définitive), mais la manifestation dynamique d'une fraternité qui se veut en communion avec le corps ecclésial tout entier, mais encore avec la fraternité universelle des êtres comme des éléments naturels.

A une époque où l'Eglise du Christ est tiraillée et déchirée, lacérée de toutes parts, où le foisonnement même des mouvements évangéliques de conversion menacent la cohésion de la communion et la cohérence de l'espérance évangélique elle-même, la force inventive de son incarnation — excluant toute nostalgie mimétique ou tout futurisme violent —, le génie spirituel de François et de ses frères est d'avoir réaffirmé simplement, par leur démarche même, leur attachement viscéral à ce bien précieux qu'est le lien social du Christ, lequel affecte non seulement les chrétiens explicites, mais toute la création et même le futur, ceux qui n'existent pas encore et qui viendront nous rejoindre. Car l'Eglise est cet espace de gratuité où chacun est chez soi, où chacun a la capacité de s'individuer, de trouver son rythme propre (idiorythmie) de telle sorte que cela renforce d'autant la vigueur de la fraternité locale et universelle.

De trop nombreux chrétiens convaincus — sans parler des autres hommes de bonne et moins heureuse volonté — ne sont pas assez pénétrés de l'importance de ce bien précieux qu'est le corps ecclésial comme espace gratuit, lisse et hospitalier, dont le désastre signerait non seulement une accélération de la ruine du lien social et du malheur des plus démunis, mais du sens aigu et fécond de la liberté face à toutes les contraintes physiques, morales et politiques. L'individualisme cache bien mal l'emprise du plus violent conformisme et du grégarisme le plus cru, depuis le milieu de travail le plus restreint jusqu'aux mesures autoritaire de l'Etat libéral, se reniant soudain !

N'oublions pas non plus qu'un Jubilé n'est pas seulement une fête parmi d'autres, une simple joie sociale ou communautaire. C'est aussi tout le programme prophétique énoncé par Isaïe qui est en jeu et qui sera repris explicitement par le Jésus des évangiles lorsqu'il proclame heureux ceux qui verront son Jour : les prisonniers sont délivrés et envahis par la lumière, les boiteux marchent, bondissent de joie comme des cerfs, les aveugles voient, les pauvres sont reçus ! Le Jubilé, c'est initialement le renvoi des gens

aliénés dans leur patrie, c'est la libération des prisonniers pour dettes, c'est la lumière de la remise de toutes les dettes et l'affranchissement de toutes les terres morcelées par les stries d'appropriations successives ; terres rendues à leur espace lisse premier ! C'est le retour du sens de l'être en tant qu'être, de l'être rendu à sa spontanéité, à sa franchise propre, à la confiance qui l'habite. C'est cela aussi et premièrement le Jubilé que nous fêtons. C'est de cette lumière et de cette série de délivrances que jaillit la joie dont nous jouissons aujourd'hui.

Ainsi, l'esprit de notre fraternité de conversion en appelle inlassablement à la liberté comme commencement sans cesse à reprendre, surpassant chaque découragement, pas à pas. Ce qui n'est pas diminuer la vigueur d'une conformité à la perfection véritable, mais littéralement reprendre *cœur*. Cet appel à la perfection demeure toujours libéral et hypothétique, non pas catégorique ou impératif : *si tu veux être parfait...* Ainsi donc, une telle perfection est toujours référée à la contingence comme expression de la liberté de Dieu et des hommes, à la franchise de tous les êtres appelés à l'existence sans droit généalogique, sans réalité mythique antérieure à leur jaillissement premier.

En outre, la perfection n'est jamais un simple idéal ou un achèvement, une finition que l'on frôlerait toujours comme une asymptote, avec la frustration sans cesse renaissante de ne pouvoir jamais vraiment toucher au but. En réalité, il s'agit ici de la joie effective et perfectionnante. Car la joie telle qu'entendue par François et reformulée avec éclat par S. Bonaventure notamment, c'est ce qui accomplit notre être sensible et moral, notre connaissance et notre action libre, notre volonté. Être joyeux, c'est perfectionner l'être, la connaissance et l'action : c'est perfectionner l'être, la vérité et la bonté. C'est déjà trouver un dépassement de la limite ou de l'achèvement qu'est la mort. C'est anticiper un dépassement de la mort où la lucidité d'esprit et la liberté gardent leur vigueur au cœur du sommeil et de l'humilité.

La joie de toujours commencer

Il est vrai que François ne se croyait jamais au bout de ses peines, ni être déjà parvenu à une forme d'accomplissement de sa conversion initiale. Sans cesse il désirait la reprendre. Il espérait toujours pouvoir commencer enfin, commencer à se laisser convertir. *Semper inchoare sperabat* nous assure Thomas de Celano. Dans toute la vie de François, du début à la fin elle-même, il y a cette saveur et cette joie du commencement, cette beauté unique de l'aurore. Lorsqu'il sent qu'il va rendre son dernier souffle, il se fait reconduire à Notre-Dame-des-Anges, au berceau de l'Ordre comme l'atteste Celano. La fin l'amène à recommencer, à reprendre la joie du commencement. Il ne s'agit pas de répéter un moment emphatique du passé, ni croire que l'on peut sans cesse se convertir comme si le premier moment n'avait pas été décisif.

Le *Testament* — à comprendre comme témoignage, attestation — nous assure du contraire : tout à la fois du caractère décisif de la conversion initiale après de longues hésitations, mais en même temps d'une volonté de reprendre sans cesse ce commencement-là, cette joie d'avoir reçu des frères, et d'avoir bénéficié de cette faveur de pouvoir commencer. Joie d'avoir été choisi pour manifester le choix mystérieux et insondable de Dieu, cette révélation de Dieu lui-même, sans le secours ni du mythe de la Genèse divine ou familiale, ni du mythe des hiérarchies angéliques ou cléricales.

Bien entendu, il convient de souligner que la joie qui habite ce commencement révélateur et fraternel, n'est jamais à entendre simplement comme une gaieté psychologique ou même une joie spirituelle purement intérieure. Le terme *gaudium* à

cette époque ne vise pas d'abord une joie individuelle — et encore moins individualiste —, mais une joie comme lien social, comme fête et, en l'occurrence, comme fête majeure, comme Jubilé essentiel et prophétique, anticipant le futur de la promesse.

Mais cette joie n'est pas non plus simplement celle d'un événement collectif ou d'un temps rythmé par la mémoire publique. Comme Bonaventure y insistera, il s'agit de la joie qui perfectionne tous les moments de notre vie ordinaire, voire banale. Car il est mieux de comprendre avec joie que d'éclairer simplement la réalité. Il vaut mieux agir librement avec joie que de manifester seulement sa volonté. La joie en tant que telle est un événement qui perfectionne l'être, le savoir et l'action, mais elle est appelée à se perfectionner elle-même. Elle doit sans cesse être reprise, ressaisie : c'est la joie parfaite. Ce qu'il faut entendre aussi comme joie malgré tout, envers et contre toutes les vacheries de la vie, les infidélités, les ingratitude, les méconnaissances par ses plus proches, par ces frères qui lèvent contre nous le talon et menacent de mort la Fraternité.

Cette joie du commencement et de la reprise est aussi une critique du mythe conjoint de l'Origine ou de la Fin. Ainsi nous ne sommes pas appelés simplement à nous conformer à François et au Christ : c'est aussi François et le Christ qui nous imitent aujourd'hui, commencent avec notre conversion sans cesse reprise, sans cesse perfectionnée par la joie ! Ce bouleversement est l'expression même de la radicalité de l'incarnation. La vraie joie incarne la perfection déjà acquise par le Christ, et qui anticipe la joie future par cet accomplissement : *car le Christ, c'est celui qui Te suffit — à toi Dieu tout-puissant et très-haut — toujours et en tout (qui tibi semper sufficit ad omnia)*. La reprise incessante du commencement n'est donc en rien une angoisse des origines, un traumatisme de la naissance ou une conjuration de la mort associée à une compulsion de répétition. C'est une répétition qui incarne une suffisance christique. La joie comme reprise jaillit de cette suffisance-là écartant la violence faisant suite à la frustration, de ce mode d'accomplissement-là, provocateur de la paix durable sous les tempêtes de surface.

Le meilleur n'est pas dans l'origine paradisiaque ni dans la perfection illusoire des origines, mais dans l'avenir que Dieu nous a réservé. François, à la fin de sa première version de la Règle, prie en rassemblant dans sa prière toutes les formes de l'humanité passée et présente, mais il ajoute aussi tous les êtres du futur qui viendront nous rejoindre et qui n'existent pas encore ! François prie pour l'avenir qui vient, pour tous ceux, surtout sur la terre, qui sont et seront (*omnes ubicumque terrarum qui sunt et erunt*).

Ce qui d'ailleurs éclaire le génie spirituel de Celano. François s'incarne dans les différentes narrations de ce maître spirituel qu'est Thomas de Celano. Par là même, s'éclaire aussi la question franciscaine. François s'incarne volontiers, fraternellement dirions-nous, dans tous les témoignages spirituellement forts sur sa forme de vie, avec toutes les tensions entre des attestations singulières et nécessairement diverses comme la quadriphonie évangélique et la réception paulinienne ! Ce n'est pas seulement le projet de François qui est tendu, complexe à force de maintenir la prière retirée et la prédication la plus voyageuse, mais les témoignages qui tissent le François incarné et l'aujourd'hui d'où nous parlons.

La joie manuelle et la souffrance au travail

François redoutait la tristesse au plus haut point, pour lui et pour les autres. Aussi aime-t-il insister particulièrement sur le travail car il est capable de rompre l'acédie, la négligence spirituelle qui conduit à la morosité, au réfrènement de toute l'activité

évangélique. La tristesse rend incapable de prendre soin de soi et des autres, mais surtout de ce que Dieu nous a révélé, ce qu'il nous a confié, de ceux qu'il nous a envoyé et vers qui nous sommes conduits.

Rappelons la très ferme volonté de François : Je veux prier, travailler et m'en aller attester la joie évangélique, la joie de la conversion, du changement de forme de vie, d'un autre dessin épousant d'une manière nouvelle l'énergie de la vie, sans la brider, la délimiter comme une borne ! Certes, le sens de la limite est nécessaire à la détermination des responsabilités — et c'est un sens profond de la Règle des frères mineurs. Mais les limites doivent être aussi des points d'appui pour un rebond sans cesse à reprendre.

L'importance de la main, bonne à rien, bonne à tout, comme l'être qui n'est rien et qui est tout pour chacun d'entre nous. La main ne cache rien, n'a aucune spécialisation, à la différence du pied qui serait fait pour marcher. C'est avec la main vide que l'on demande l'aumône et avec la main vide que l'on donne un signe de paix, que l'on serre celle des autres. C'est ce qui accompagne toutes choses, nos relations, nos comportements, sans nécessairement altérer par la défiguration, l'étranglement ou la mort. La main peut transformer pour révéler la beauté latente, intensifier la splendeur manifestée par chaque réalité. Mais elle ne peut le faire si elle mutile ou détruit cette réalité. Elle peut toutefois révéler la beauté de ce qui est mutilé et des êtres que l'on a voulu détruire. Il y a la beauté de certains jardins ensauvagés faute de soin, d'une sculpture vandalisée, d'une église qui menace ruine et appelle le secours de nos bras. Il y a les corps lépreux dont le délabrement attend moins vite des mains qui guérissent ce qui n'a plus de mains, que notre embrassement, que la douceur d'un contact qui redresse, la vigueur d'un regard qui reconstruit, la force d'une parole qui édifie.

Mais c'est parce que la main accompagne tout sans être rien elle-même, qu'elle peut transformer le monde et nos vies, nos relations les plus intimes, comme dans la caresse ou les coups. Toutefois, insistons-y, la main stigmatisée ne peut guère s'emparer des êtres pour les posséder et les défigurer. Les pieds stigmatisés ne peuvent prétendre s'imposer comme les bottes d'un conquérant. Le côté ouvert, le cœur blessé ne peut plus se prescrire comme une émotion envahissante, un affect dominateur, un sentiment despotique, des amours abusives !

Il apparaît ainsi d'autant plus clairement que le travail manuel selon François, n'est plus simplement le travail servile antérieur, féodal, ni le travail attaché à un lieu particulier et selon des rythmes implacables. C'est un travail qui perd son sens étymologique d'instrument de torture, pour être vécu dans le champ de la vraie joie ou celui de la forme de vie fraternelle, pour subvenir à ses besoins. La mendicité n'intervient précisément qu'au moment où les revenus du travail sont insuffisants pour les besoins de la vie commune, et pour accentuer la prise de conscience évangélique de ceux qui font l'aumône — forme originaire de la vie évangélique itinérante, comme dans le premier mouvement de Jésus. L'essentiel, ce n'est pas la pauvreté, mais le fait de n'avoir rien en propre et de révéler la dimension hospitalière de la prédication. Ce qui n'est pas n'user de rien, mais ne pas confondre l'usage concret des biens et leur flux, avec leur accumulation propriétaire ou les délices de la vie privée.

L'importance du travail nouveau, comme force centrale d'individuation, apparaît dans sa pureté dans la mesure où il est détaché à la fois de l'argent (ce qui rend toutefois possible la naissance de l'argent abstrait dont le pauvre est privé), de la fonction et de la fixation locales. Ce n'est pas un hasard si ce sont les sœurs apostoliques qui, historiquement, habiteront les premières le monde moderne du travail — là où le travail n'est plus une simple occupation d'ermite ou de moniale cloîtrée. Les sœurs

franciscaines apostoliques précéderont d'ailleurs tout naturellement les frères prêtres au sein du monde du travail — dans une église encore fortement cléricalisée mais précisément ignorante des mains et du monde réel du travail.

La multiplication récente des suicides liées explicitement à la souffrance au travail en entreprise (et particulièrement les entreprises de communication et chez les constructeurs de voitures automobiles, tout un symbole !), cette épidémie de drames me permet de rappeler la mémoire de notre frère Agostino Gemelli († 1959), ce médecin physiologiste qui a donné son nom à la plus grande polyclinique de Rome, fondateur du laboratoire de psychologie expérimentale de l'Université libre de Milan, et père de cette même université. Ce frère, particulièrement attentif aux incidences de la vie sociale sur les personnes, a rédigé un rapport important sur les causes subjectives des accidents de travail — texte qui a été utilisé et diffusé par l'Organisation mondiale de la santé.

Ces causes d'accidents dites subjectives (par rapport aux causes techniques), il ne faut pas les chercher uniquement dans la rupture d'intérêt des travailleurs ou dans une cause familiale et psychologique, une faiblesse de l'humeur, une détresse individuelle. Pas plus d'ailleurs dans un simple mimétisme social que dans une forme de pathologie comme celle l'auto-mutilation : d'un côté je me rebellerais contre le pouvoir organisateur du travail stressant, et d'autre part je me sanctionnerais, je me punirais, je me mutilerais ou je me tuerais au travail dans le double sens du terme. La grève du zèle qui paralyse l'entreprise par l'excès de travail pourrait relever de cette logique. Non, l'accident majeur au travail et notamment celui qui conduit au suicide de l'employé relève d'un déficit des conditions de travail, et révèle par là, la défaillance de l'organisation *morale* de l'entreprise elle-même.

Morale publique où l'on ne tient pas compte de l'excellence de celui qui travaille, où l'on ignore son parcours professionnel, son histoire singulière : les délocalisations brutales expriment souvent cette ignorance de la personne excédant ses fonctions, et ce symptôme majeur qu'est l'absence de visage des donneurs d'ordre. Il y a bien une mobilité dévalorisante qui accentue la fragilité des classes moyennes, la débilité des médiations sociales, au détriment de la multiplication des gens qui se sentent déclassés, comme au profit de l'accroissement des parvenus qui s'attribuent des *bonus* faramineux comparables à des gangsters qui sentent que la rigueur de la loi n'est pas loin, et qu'il faut en profiter au maximum avant qu'il ne soit trop tard : après nous, le déluge ! Quant au pouvoir organisateur, il se montre trop volontiers sans visage et sans corps, et n'intervient parfois que par micros et caméras interposés, voire par surveillance secrète dans le style *Big Brother*.

Cela nous permet de mettre en relief la présence réelle, eucharistique, telle qu'elle apparaît tout au long de la vie de François dans son rapport à Dieu, à la parole de Dieu, dans sa proximité avec la vie des êtres, et bien entendu dans tous ses écrits, mis précisément en œuvre après la démission de sa charge de ministre de la Fraternité. Il est révélateur que la première *admonition* mette un accent tout particulier sur la présence réelle de la parole corporelle, le véritable graal de la Table ronde. C'est aussi une manière pour François de continuer à exercer une forme de gouvernance sur l'Ordre prenant son rythme propre et son cours d'innovations diverses. C'est une manière de considérer ses écrits, alors qu'il est empêché physiquement et juridiquement pourrait-on dire, comme une présence réelle. Rappelons ici le respect dont témoignait François à l'égard des Ecritures, également sous leur aspect le plus matériel.

Le corps et la parole se soutiennent mutuellement pour que la loi, la Règle, une admonition, pour que cela s'écarte de tout pouvoir despotique, de toute emprise tyrannique engendrant un stress douloureux et fatal. La parole de notre Dieu n'est pas

despotique, car elle s'est faite visage et solidaire de la chair des hommes jusqu'à l'épreuve de la mort ; cela, c'est le critère suprême de vérité. Celui qui prétend commander est-il solidaire de la mortalité des gens à qui il s'adresse ? En outre, en mettant la Règle par écrit, François accepte de se décentrer lui-même, et d'obéir à la Règle comme le dernier des novices. Et la légende qui veut que la règle soit délivrée par le Christ lui-même accentue encore cette conviction et cette expérience d'une gouvernance libérale : la loi vient du cœur du Christ, comme la forme même de vie que sont les évangiles...

La Forme de vie à laquelle je consens

Le travail en fraternité comme la main qui se tord ou se tend, les pas qui vont et viennent, le corps, les regards et la parole sont sujets d'une régulation fraternelle. Une telle régulation offre aussi sans doute le secret du *vivre-ensemble*. Dans un Cours remarquable du Collège de France, Roland Barthes s'interrogeait naguère sur ce qui fait vivre ensemble les hommes. C'est alors qu'il consacre plusieurs leçons à interroger les Règles de vie, monastiques notamment. Oui, celui qui s'est questionné sur les structures anonymes de la mode ou de l'écriture, se réfère finalement à des manières variées de vie en commun — mais restreintes —, celles qui respectent l'*idiorythme* de chacun. Il interroge les Règles pour approcher cette question cruciale dans un monde de plus en plus individualiste et nécessairement grégaire en retour (plus intimement conformiste qu'un simple effet pervers de l'individualisme), toujours plus tenté, comme l'auteur précisément, par la cité perverse exaltant l'intensification supposée que la perversion procurerait à l'existence.

Il relève, après des linguistes prestigieux, que *Regula* évoque étymologiquement le terme de *Rex* : non le roi au sens actuel mais la synthèse des fonctions de souveraineté, des forces guerrières et des puissances de fécondités ou d'échanges. Le roi, c'est celui qui initialement délimite un espace sacré. Or, très précisément, la *Regula* franciscaine se forme alors même que l'espace sacré s'affaiblit ou s'esquive au profit de l'espace économique et évangélique illimité. Mais la Règle franciscaine délimite moins des lieux que des espaces temporels, le *tempo* des prières, des rythmes gestuels liturgiques ou laborieux, des actes fraternels, mais encore une logique des comportements économiques. La Règle, c'est une manière de révéler le fond rationnel de l'inspiration charismatique, la dimension logique de la révélation, serait-elle réservée à celui qui est choisi en particulier — mais dont la responsabilité est d'autant plus écrasante pour en témoigner, la mettre en œuvre fraternellement et la communiquer magistralement comme un père libéral, dispensateur de vie et de nom propre.

Le génie de la Règle à laquelle chacun consent personnellement, c'est que la Règle décentre : à commencer par le fondateur d'une communauté nouvelle. La Règle le protège lui-même de la tendance au despotisme ou à l'emprise tyrannique sur les membres de la communauté, comme elle régule la relation entre frères.

La Règle recentre aussi : non seulement parce qu'elle identifie la nature du service et les personnes qui sont en charge de responsabilité — évitant ainsi le surgissement de féodalités ou de micro-pouvoirs dominateurs, de tyrannies latérales —, mais parce qu'elle permet à tout nouvel arrivant qui y consent librement, serait-il particulièrement fragile ou le plus faible, à se retrouver avec la même légitimité et la même force que les plus anciens. Ce qui a pour cause de lui donner un statut de fondateur actuel de l'Ordre, une énergie participative à ce commencement, comme reprise *idiorythmique*, innovante et contemporaine.

La Règle autorise de même une ouverture universelle. Un peu comme la Constitution américaine, elle permet à celui qui y consent librement, de s'agrèger à cette société sans que l'origine ethnique, géographique, linguistique ou religieuse, ne constitue un empêchement majeur à cette concitoyenneté fondamentale. Les différences considérables d'histoires et de personnes trouvent dans la gouvernance par la Règle, une assurance de l'égalité et de légalité (de souveraineté de la Loi), du respect des droits respectifs et des responsabilités actuelles dans la fondation du Nouveau Monde.

La Règle est aussi intimement liée à la mission évangélique. Elle n'est plus attachée à un lieu fixe, à un monastère, à un pouvoir féodal, une autorité locale, à un Abbé... La Règle devient la référence qui règle les itinérances pour qu'elles ne deviennent pas des errances. La Règle est une instance de gouvernance portative. La Règle est le cloître mobile présent partout où l'on se trouve dans l'univers. Chez Claire aussi le cloître est mobile : c'est le corps de chaque moniale, ce qui porte la vie, le secret de l'amour infini et fraternel du Christ, frère des hommes jusqu'au bout.

La Règle est un instrument précieux pour tracer des voies nouvelles dans un monde encore inconnu, dans une utopie, dans un futur encore à venir. C'est un mode d'anticipation qui favorise le maintien et la croissance de la vie, comme on le remarque dans l'aventure de Robinson Crusoé. Le naufragé se donne très vite une forme de vie, une règle véritable, pour pouvoir continuer à vivre dans un milieu hostile ou encore totalement inconnu, voire inhumain. De même Baudelaire se donne une règle de vie pour résister poétiquement à l'esprit bourgeois ! La Règle humanise l'être neutre ou virtuellement hostile.

La Règle vient à notre aide pour régler notre ouïe, notre vue, et ce que nous ne voyons plus ou pas encore, et que personne ne voit déjà ni ne touche, ce qui se tient pourtant près à bondir dans notre dos, à nous griffer dès que nous aurons tourné la tête. La Règle nous permet d'identifier les pas d'Adam, de l'humanité adamique dans un monde qui semble ignorer l'humanité et ne laisser que des empreintes bestiales antédiluviennes ou carrément jurassiques. Elle nous aide à mettre nos pas dans les siens et à déchiffrer les traces des bêtes sauvages, voire des extra-terrestres éventuellement. En espérant autrui, en attendant Vendredi, la Règle trace des chemins virtuels à même les espaces lisses les plus étranges, tous les mondes possibles.

La Règle est une instance suffisamment *souple* — autrement elle ne peut ni durer ni s'appliquer en aucune manière libre —, une instance capable d'anticiper le regard et la voix d'autrui, le oui et le non, l'affirmation et l'exclusion, tout cela qui contribue à structurer et à pacifier ce monde qui vient nous entourer, et peut-être nous cerner, nous suffoquer. Elle anticipe les pas et les gestes d'autrui qui, dans notre dos, peuvent infirmer la solidité de l'être que nous voyons nous entourer, les songes, les cauchemars, les cris, les bruits, les craquements, les rumeurs sourdes qui s'élèvent de la jungle et de la grève, des océans immenses et profonds, tant il est vrai qu'autrui peut nous attester ce que nous ne voyons pas encore, autant il peut contester ce que nous croyons déjà percevoir. Bref, la Règle travaille d'ores et déjà afin que les pauvres entre eux communiquent autrement qu'au moyen d'une empathie ambivalente, soit de sympathie sans engagement, soit d'agressivité éventuelle, soupçonneuse, lorsque les conditions de vie se montrent trop dures, lorsqu'elles menacent tout simplement la survie, la nôtre et celle de nos plus proches !

La sagesse mineure

La sagesse dont parle joyeusement Jésus lorsqu'elle est révélée par Dieu aux plus petits et non aux savants et aux puissants, c'est le secret même de la sagesse mineure : elle consiste à se reconnaître fils, à se recevoir de la paternité divine. Désormais, grâce à l'amitié de Jésus, chacun est adopté à tel point qu'il est mis dans la confiance de Dieu. Cette toute-puissance paternelle, miséricordieuse, et donc portante et *susceptible*, cet infini, cet abîme sensible, nous pouvons l'approcher avec une audace filiale et amoureuse, plus respectueuse de la source et plus audacieuse encore dans l'unité que la liberté dont est capable un ami à l'égard de son ami.

Révélation de la paternité de Dieu reçue cette fois en pleine vigilance, en pure conscience cruciale, même si cette vigilance cordiale n'est pas une emphase de la conscience thétique ni de la conscience morale. Elle vient de la rencontre avec celui qui a été mis à mort injustement, crucifié sans motif véritable, alors qu'il faisait le bien partout où il passait, imitant ainsi la perfection même de Dieu. Perfection paternelle suivant Matthieu, laquelle fait lever son soleil et descendre sa pluie sur les bons comme sur les injustes, sans faire des distinctions cruelles entre les personnes !

Cette paternité n'a rien en commun avec l'inflation bourgeoise du père essayant, mais en vain, de compenser l'universalisme généreux mais illusoire des philosophes des Lumières et l'absence de théologie positive. L'inflation du père remplace de manière idolâtre la paternité et se montre incapable d'autre chose que d'un vœu honorable mais abstrait de paix perpétuelle. La source véritablement paternelle de la paix et de tout bien, voilà se que redécouvre la sagesse mineure.

Il ne s'agit ici en rien d'une minorité kantienne qui serait la réalité tandis que la majorité serait un idéal vers lequel il faudrait tendre, comme vers la complétude d'un savoir. Ce n'est pas un désir de la totalité, aussi légitime soit-il méthodologiquement, et aussi illusoire dans la réalité. La minorité est un commencement et ce vers quoi il faut sans cesse tendre, ce qu'il faut reprendre, ressaisir plus radicalement. Ce n'est pas une immanence qui se concevrait comme une négation d'un absolu transcendant, un chiffre apophatique, inconcevable, intangible et innommable. Ce qui serait rechuter dans le négativisme hégélien que l'on dénonce volontiers par ailleurs lorsqu'on est philosophe du *conatus essendi*, du désir identifié à l'effort affirmatif d'être, et non comme négativité du manque.

La révélation de la sagesse comme paternité, c'est l'expérience du P. Damien, tout récemment canonisé après de longs atteroiements. Damien se fit lépreux avec les lépreux. D'abord de l'extérieur et puis, une fois frappé lui-même par la maladie, de plus en plus proche. Au témoignage des lépreux il était celui qui travaillait à les mieux loger, à les mieux soigner et surtout, à les encourager, à leur donner du cœur au ventre. Ceux qui n'avaient plus ni nom, ni généalogie, ni forme ni visage, qui n'avaient plus de corps digne de ce nom, recevaient une forme, un nom, une légitimité, un droit d'être, leur nom secret connu de leur vrai père, celui qui les servait sur leur île, en relégation, chassé de l'univers des vivants.

R.-L. Stevenson, l'auteur de *l'Île au trésor* et de *Dr Jekyll et Mr Hyde* a compris cela très vite. Surtout le jour où il a lu, par hasard, un article d'un quotidien où un pasteur puritain, réformé comme lui, le Dr Hyde (le véritable nom de cet homme), jaloux sans doute aussi de la notoriété grandissante du missionnaire de Molokai, se fit le relais des ragots les plus vils et traditionnels, quasi médiévaux, sur l'origine de la lèpre du Père Damien. Il aurait contracté la lèpre sexuellement, en couchant avec des lépreuses ! Stevenson lui écrivit une lettre farouche, d'une grande beauté et d'une puissante lucidité. Il reproche finalement au Dr Hyde de n'avoir pas compris l'essentiel : la vie du P. Damien, c'est la révélation de la paternité à des gens naufragés de l'humanité. Sans

doute aussi la révélation de la paternité à lui-même, Stevenson, lui qui éprouva tant de mal, en conflit avec son propre père, à comprendre ce que pourrait bien être une paternité véritable.

Une telle paternité accomplit donc une critique de l'inflation bourgeoise du père, liée précisément à l'éviction de la reconnaissance de la paternité de Dieu. L'idole du père de famille, législateur tatillon, a remplacé la paternité infinie. Celle qui prodigue la joie parfaite, mais qui suppose aussi, en quelque sorte, l'intuition de la joie véritable pour être reconnue comme étant déjà à l'œuvre au plus profond de nous et de la tautologie de l'immanence naufragée. Cette joie intégrale dont parle un apologue concernant le rejet de François par ses propres frères ou la méconnaissance de la paternité source pourtant de la fraternité de conversion, une pareille joie ainsi contestée, quelle est-elle positivement ?

Non seulement une joie envers et contre tout, une joie malgré tout, mais une joie entière, celle qui ne se réserve rien, ni du corps ni de l'esprit, celle qui s'expose intégralement au feu, à l'ardeur de la charité. En hébreu, la perfection, c'est d'abord l'intégralité de l'offrande, au sens où il ne manque rien à l'agneau immolé, au sens même où l'évangile de Jean affirme qu'aucun os de Jésus en croix n'a été brisé, mutilé, retranché du don ! La vraie joie, c'est la joie reçue, irriguant tout l'être hospitalier et intégralement ressaisie; la joie parfaite, c'est cette même joie intégralement communiquée.

Cette joie intégrale consomme la mort de l'envie, sape le prestige du mauvais œil, génère un autre regard sur tous les êtres, les éléments comme les personnes, les anges comme les bêtes, les lépreux, les amis comme les ennemis, les proches et les lointains, les dénommés hérétiques ou les musulmans. Nouveau regard sans envie sur les riches et leurs richesses. Regard qui n'est pas contre les richesses, mais pour qu'elles circulent mieux, qu'on n'entasse pas les trésors, même ceux qui sont placés sur l'autel en l'honneur de la mère de Jésus !

Qui est le plus grand suivant le règne de Dieu ? C'est la question disputée un jour entre les apôtres enflammé par la jalousie. La réponse de Jésus est tranchante : le plus grand, c'est celui qui sert ; c'est le plus petit, c'est le mineur, la minorité qui ne peut jamais tout envahir et prétendre à la majorité effective ou nom. Sans cesse la minorité doit se recommencer, se reprendre, se révolutionner elle-même lorsqu'une ruse semble en faire une majorité. La minorité doit retrouver sa force singulière parmi ses valeurs qui, par une ironie de l'histoire, semblent s'imposer partout, comme à certains égards les valeurs chrétiennes d'hospitalité ou de fraternité, mais aussi, bien entendu, parmi les habitudes, les paralysies, les aveuglements et les surdités d'un monde qui reste obstinément fasciné par ce qui brille, par la gloire évanescence, l'occultation de la sagesse véritable.

La confiance première

La sagesse véritable est cette joie de trouver en soi la spontanéité de l'être, la franchise de la vie et la liberté de l'esprit, de par la toute-puissance libérale et libre de Dieu — dont la puissance de proposition et de libre invention nous délivre sans cesse des carcans cosmiques, ethniques, familiaux, sociétaux et gouvernementaux. En expérimentant cette toute-puissance libérale de Dieu, François nous redonne confiance ; cette assurance dans la présence fraternelle de tous les êtres comme de tous les éléments.

Il nous redonne confiance dans le langage qui loue Dieu pour et par tous les êtres. Il nous redonne confiance dans le langage d'un être fraternel, d'un être qui vit non seulement une relation, mais un double lien ; avec la source qui irrigue toute fraternité, et avec ce qui relie les frères se parlant, les astres, les nuages, les torrents, tous les êtres vivants, et qui s'adressent même à la muette, à la silencieuse par excellence : la mort !

Et cela, justement, parce qu'elle est notre sœur la mort corporelle. Non la mort spirituelle, bien entendu. Mais la relation à une sœur, la relation à cette sœur-là, n'élimine pas le drame, le dard de la mort. Seulement la mort n'est plus ignorée, refoulée, mais tout au contraire : elle est vue en face, elle reçoit comme un nom, sinon un visage. Elle n'est plus le tout autre. Ce n'est plus l'altérité ni l'éternel féminin sous sa forme tragique. Ce n'est pas non plus une familière étrangeté : c'est ce qui nous conduit, dès maintenant, vers la vraie joie, la joie parfaite.

Si l'on se masque la mort par l'idole du progrès ou de l'intemporalité technique, nous ne pouvons plus distinguer la vraie vie et la mort ; nous glissons vers un état indistinct où, d'un côté, nous vivons sans vivre vraiment, déjà mourant, hypochondriaques invétérés, mais où, de l'autre côté, nous mourons sans mourir vraiment, comme des revenants, des vampires. La résurrection nous devient inintelligible : simple répercussion causaliste et cosmique de nos actes (transmigration) ou survivance éphémère dans la mémoire individuelle. Nous ne voyons plus de perfection que dans le dépassement illimité, inévitable, la croissance démesurée ou nécessaire (réclamant au besoin des prothèses chirurgicales ou médicamenteuses), et non plus dans l'accomplissement ni dans la croissance consonnant avec l'usage simple de la vie (*usus pauper*) et avec la liberté.

Cette assurance majeure modifie notre regard et nos comportements face au manque, à la mort et à la faiblesse. Nous sommes moins obligés de multiplier les acquisitions et d'immobiliser des richesses pour freiner la terreur de la mort, pour fasciner et paralyser ce qui se rapproche chaque jour plus dangereusement. Nous nous sentons moins tenus de multiplier les expériences sexuelles pour conjurer la fatalité de la fin, pour envoûter par la multiplication donjuanesque des expériences la simplicité de notre trépas, comme d'autres multiplient les enfants pour surmonter leur mort individuelle, et pas seulement pour s'assurer des bras utiles ou compenser leur pauvreté par l'abondance de leur progéniture. Enfin, l'assurance majeure (ce que le Nouveau Testament nomme la *parrhèsia*), cette parrésie vécue par la sagesse mineure ne se sent plus poussée par l'esprit de défiance et par l'ère du soupçon ; elle ne se sent plus astreinte à verrouiller tous les pouvoirs, pour s'assurer une domination rassurante et provisoirement consolatrice sur les êtres, les choses et les événements.

Bref, la sagesse mineure, cette sagesse de l'humilité se recevant de la paternité infinie — mais une paternité manifestée dans une filiation unique et vulnérable —, une pareille sagesse retrouve ce que jadis on nommait successivement les trois vœux de religion : la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Etant entendu ici que la *pauvreté* est la puissance de notre libre initiative parmi toutes les nécessités et que la *chasteté* implique le sens de la courtoisie et d'une civilisation de l'amour — où la chair se distingue de la viande, du besoin de viande comme de l'envie de pisser, ce qui fait l'impasse sur le désir comme rapport à autrui, lequel n'est pas une chose consommable ou sur le mode d'être du besoin de la chose. Entendu enfin, que l'*obéissance* implique littéralement non seulement une écoute (*audire*), mais ce qu'une telle écoute suppose elle-même : une démarche vers ce qui vient à vous (*ob*). Cela même qui confirme l'individuation et mine l'individualisme.

La croissance mesurée

L'individuation fraternelle se révèle explicitement contre l'individualisme. Il est clair que la pensée des théologiens franciscains et la pratique franciscaine se firent remarquer pour avoir soutenu, tout au long des siècles, l'importance de l'individuation de l'être jusqu'à sa forme ultime, sa beauté absolument singulière, et pour avoir pris vraiment au sérieux l'individuation comme libre volonté. Car au regard d'un pareil courant de pensée, aussi diversifié soit-il, la volonté véritable s'identifie à la liberté et donc à la puissance de contingence et d'une pluralité de mondes possibles — irréductibles à ceux de la fiction ou des univers propres à chacun.

Toutefois, l'individuation ne se révèle vraiment que dans un certain mode de vivre en commun, de faire société. Alors que l'individualisme est inspiré secrètement par le grégarisme. Plus je suis isolé, plus je suis exposé à la pression de la foule, de l'opinion commune, des préjugés inconnus d'eux-mêmes et des pratiques massives. Plus je suis isolé comme individu, et plus j'ai difficile de résister à la pression du groupe, de mon milieu de travail, de mon entreprise ou de l'Etat. La récente crise financière et puis économique l'a montré : les analystes n'étaient pas complètement dupes de la précarité des valeurs alors qu'elles étaient intoxiquées par des produits artificiels de plus en plus sophistiqués, et des pratiques irresponsables du crédit illimité. Mais la tendance de la bourse haussière et des marchés faisait qu'ils préférèrent, plus ou moins inconsciemment, avoir tort avec tous plutôt que raison tout seul.

L'*individualisme grégaire* s'accompagne d'ailleurs d'un libéralisme despotique ou subitement étatiste. Les mêmes personnes qui prônaient naguère les vertus d'un libéralisme économique et financier effréné, sous les coups de la crise, retournèrent aussitôt leurs pratiques et s'adonnèrent allègrement à des prises de mesures de type dirigiste ou autoritaire. Les libéraux d'hier s'introduisirent notamment dans le capital de banques privées avec l'argent emprunté au nom des concitoyens et financé par des impôts nouveaux.

L'individuation fraternelle est éclairée par un modèle différent qui conteste la suprématie indiscutable du paradigme de la croissance illimitée. La sagesse biblique nous montre, dans le chapitre sept du livre des Juges par exemple, comment le héros libérateur Gédéon ne peut mettre vraiment en œuvre sa mission de libération, qu'après la décroissance du nombre de ceux qui se trouvent investis dans un conflit vital et salutaire pour tout le peuple ! C'est la décroissance même du nombre des combattants, suite à une série d'épreuves discriminantes, qui assure finalement la victoire.

Nous ne faisons pas ici un éloge aveugle et irresponsable de la décroissance. Nous gardons également une méfiance viscérale pour le modèle de la croissance zéro. Ce qui semble le mieux répondre à la sagesse mineure dont nous parlons ici, c'est la croissance mesurée. Mais mesurée par quoi, telle est la question ! Sans vouloir entrer ici dans les détails, et en manière de conclusion provisoire, nous songeons très précisément à une parabole évangélique donnée par Marc au chapitre quatre : il s'agit de celle qui évoque la semence posée en terre et qui pousse toute seule (*automatè*) durant la nuit, qui croît ainsi *spontanément* pendant que dort le semeur, celui qui a planté et arrosé. Ce qui nous rappelle également S. Paul, mais aussi un verset fameux du Cantique : *je dors mais mon cœur veille* ! Car la mesure de la croissance, c'est d'abord la vigilance apaisée, la confiance qu'elle implique, et sa source cachée — non pas son origine évidente, ce qui serait une doctrine sectaire et totalisante : la toute-puissance libre, libérale et libératrice de Dieu !

Oui, la mesure secrète de la croissance, c'est la spontanéité évangélique, c'est celle qui ne se coupe point de cette force libre qui provoque notre émerveillement. Non pas un émerveillement devant une régularité intemporelle de la nature ou de la terre, devant une croissance exponentielle des richesses fixées ou thésaurisables, mais devant un effet contingent d'une liberté toute-puissante qui provoque sans cesse des nouveautés contingentes ainsi que nos libertés créatrices. Et cela, afin qu'elles ne se démettent pas d'elles-mêmes, qu'elles ne renoncent pas à elles-mêmes par un effet grégaire : cette contrainte où elles se retrouvent démunies, sujettes fascinées d'une croissance illimitée qui les envoûte ou les suffoque. La sagesse mineure, c'est justement celle qui sait à quel point la croissance peut survenir dans une diminution volontaire, même s'il s'agit d'une joyeuse croissance de l'autre et dont je ne suis heureusement ni propriétaire ni l'achèvement.

Bernard FORTHOMME *ofm*
(Facultés Jésuites de Paris, Centre Sèvres)